

*martine
marie
muller*

1999

Photo : Chantal Sannicandro / CRAM Midi-Pyrénées



« Je me suis perdue un jour, dans une province rongée de sécheresse quand soudain, au détour d'un chemin, je lus le panneau : "Terre-Mégère". Je restai là, confondue. J'avais enfin trouvé mon chemin.

Cette association de deux mots que je n'avais pourtant jamais entendue, fit ressurgir toutes mes vacances béarnaises, l'accent rocailleux de ma grand-mère maternelle, ses récits de petite paysanne pauvre, mes propres courses dans l'eau glacée du Gave, toute une part de ma vie que j'avais oubliée sous le vernis des études et de la vie parisienne. J'ai écrit ce roman Terre-Mégère, et les autres, comme La Porte, à la mémoire de mes morts béarnais.

Ainsi le prix Mémoire d'Oc fut pour moi celui de la mémoire de l'enfance qui est un pays que l'on habite toute sa vie, qui vous nourrit, vous blesse aussi, par sa lucidité. Je n'idéalise pas cette grand-mère dure, autoritaire et marquée par les privations, ni cette France rurale qui a cessé d'exister. J'ai la mémoire de mes morts mais je parle aux vivants.

La Mémoire d'Oc n'est pas un poids mort passéiste et autarcique. Elle est rebelle, amoureuse, vaillante. Elle permet ce que tout auteur sait faire : révéler le monde qu'il porte en lui, au cœur de son temps, face au monde qui outrage ses frères humains. La Mémoire d'Oc, c'est la Mémoire de l'Avenir. »

Martine-Marie MULLER.

Biographie

Née en 1954 en région parisienne, Martine-Marie Muller est professeur de français. Tous ses livres ont pour cadre la région du sud-ouest, terre natale de sa grand-mère maternelle.

Le livre *La Porte*, prix Mémoire d'Oc 1999, est né de son imagination et d'un voyage effectué au Mexique. Elle est davantage un écrivain de la guerre que du terroir. Elle met en scène des paysans sur leurs terres mais qui sont des guerriers se battant jusqu'au bout. Sa manière d'écrire est assez lyrique et métaphorique. Son dernier roman *Le Partage du feu* raconte une histoire d'amour pendant la guerre d'Espagne.

Martine-Marie Muller est également l'auteur de :

Terre-Mégère

Les Amants du pont d'Espagne

Froidure le berger magnifique

Terres brûlantes



La Porte

de Martine-Marie Muller - Éditions Robert Laffont

Sélection

Quatre Temps du silence

de Marie Rouanet - Payot

Le Secret des chênes

de Sylvie Anne - Presses de la cité

La Porte

de Marie Martine Muller - Robert Laffont

Le Pain de mémoire

de Jean-Louis Perrier - Albin Michel

Le Bois des Malines

de Jean Siccardi - Presses de la cité

le jury

Président du Jury

Georges COULONGES

Président honoraire du CA de la Cram

Bernard GENDRE

Présidente du CA de la Cram

Georgette CHAUMAR

Lauréat 1998

Gilbert BORDES

Journalistes

Jean-Pierre FRANÇOIS

Alain LECLÈRE

Sylvie LIMOUSIN

Personnel de la Cram

Georges CAMEL

Carmen OLLES

Retraitée Cram

Nicole ESTORGES

Retraité

Albert GAZAGNE

Extrait

(...) « Il n'y avait plus qu'un ultime geste à accomplir. Comme s'il le sentait, le chien tendit son museau dans un suprême effort et sa langue parvint à lécher le menton sali et barbu de Barcus qui serra plus fort et plus longtemps son bras gauche. Longtemps, lui sembla-t-il, il sentit la place du cœur dans le petit thorax bombé. Une voix rauque qu'il reconnut à peine sortit de lui tandis que sa main droite tâtait la poche droite de son pantalon déchiré, une grande poche bien cousue et reprise par Bella. La poche du couteau.

Il sut sortir le couteau, lentement, ouvrir la lame d'une seule détente du pouce et faire pivoter l'anneau qui ferait la surrection orgueilleuse de la lame. Barcus la regarda ; il la connaissait depuis longtemps. Ce couteau était le seul cadeau que son père lui eût jamais fait. La lame, parfois, se piquetait de rouille : il la nettoyait, la râpait, la graissait. C'était une bonne lame bien équilibrée par le lourd manche de bois doux et poli par les ans. Pourtant, comme le reste, son corps, sa tête, sa voix, elle lui sembla étrangère, renvoyant un reflet de lumière glauque.

Il sentit ses deux paumes s'unir dans l'acte de mort, se mettre à bouger de concert, l'une tâtant la poitrine, l'autre saisissant le manche de bois. C'était

extrait

simple pour un homme des montagnes de ce temps : il suffisait de viser son propre cœur, le cœur du chien et le cœur de l'homme, avec le même arc du bras, le même élan de l'épaule douloureuse mais obéissante. La lame partit d'un seul jet et pénétra sans hésitation dans le cœur. Tout le corps du chien eut un soubresaut brutal, une détente souple, puis ce fut tout. Il n'y eut plus qu'à repousser la porte de dessus le corps du chien, à regarder le flot du sang régulier rouge sombre, qui nappait avec un bruit de source le flanc verdoyant de la montagne. Barcus passa sa paume sur les yeux fixes d'Oursou, comme il l'avait vu faire aux hommes. Sous les babines noires, le filet rose de la gueule, plein de sève, semblait sourire. » (...)